MARTYRS

RICHARD GRANDPIERRE PRÉSENTE

MORJANA ALAOUI MYLÈNE JAMPANOI

MARTYRS

UN FILM DE

PASCAL LAUGIER

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

FRANÇAIS - 1H40 - 1.85 – SRD – VISA : 117 112

DISTRIBUTION
WILD BUNCH DISTRIBUTION
99, rue de la Verrerie
75004 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69

RELATIONS PRESSE
Laurent Renard - Leslie Ricci
53, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
Fax : 01 53 34 99 35

WWW.MARTYRS-LEFILM.COM

SYNOPSIS

France, début des années 70.

Lucie, une petite fille de dix ans, disparue quelques mois plus tôt, est retrouvée errant sur la route. Son corps maltraité ne porte aucune trace d'agression sexuelle. Les raisons de son enlèvement restent mystérieuses.

Traumatisée, mutique, elle est placée dans un hôpital où elle se lie d'amitié avec Anna, une fille de son âge.

15 ans plus tard.

On sonne à la porte d'une famille ordinaire. Le père ouvre et se retrouve face à Lucie, armée d'un fusil de chasse. Persuadée d'avoir retrouvé ses bourreaux, elle tire.

INTERVIEW PASCAL LAUGIER

- Comment vous est venue l'idée de MARTYRS ?

Au départ, l'impulsion vient de Manuel Alduy de Canal+. Il cherchait des projets pour sa case de films de genre, et m'a fait savoir, via mon producteur, Richard Grandpierre, qu'il appréciait mon travail. Avec Richard, on a vu l'opportunité de lancer un projet assez vite, tandis que nous en développions un autre qui prenait plus de temps à financer. J'ai donc écrit le scénario dans la foulée, presque d'une traite, sur une période qui n'a pas dépassé quatre mois. Je savais aussi que ce principe de commande, pensé pour un budget précis, me laisserait une grande marge de manœuvre, que je n'aurais pas à me soucier des impératifs télévisuels. C'était une vraie liberté. Canal+ est vraiment la dernière chaîne en France qui autorise ça, c'est précieux.
J'ai aussi la chance immense d'être soutenu par un producteur qui croit à mes obsessions, qui me suit... Je ne sais pas comment il se débrouille, mais Richard Grandpierre réussit à faire exister les projets les plus inhabituels... Parce que franchement, que MARTYRS ait pu se monter, c'est un petit miracle...

- Et l'histoire proprement dite, comment est-elle née ?

Mon image fondatrice, c'était cette « figure de vengeance », l'intrusion soudaine de cette fille qui, arme à la main, vient bouleverser la vie d'une famille ordinaire. A partir de cette idée simple, je me suis posé les questions de base « Pourquoi fait-elle ça ? », « Qu'est-ce qui s'est passé ? », « Est-ce qu'elle se trompe ? », et l'histoire s'est un peu écrite d'elle-même. Au fond, en la rédigeant, je n'en savais guère plus que le spectateur qui regarde le film et comprend peu à peu la teneur du mystère. C'était un processus très intuitif...

- Pourquoi avoir fait un film aussi violent ? Votre but est-il de choquer ? D'exorciser la peur de la mort et de la douleur ?

D'abord, ça me paraissait le moyen le plus honnête et le plus intègre de raconter cette histoire. MARTYRS parle de gens qui se font mal. Ceux qui ont souffert, se vengent et font souffrir à leur tour. Les supposés bourreaux deviennent victimes et inversement, on ne sait plus où commence le mal, qui est le « martyr » de l'autre... J'aimais l'idée de faire un film malaisant, à la vision duquel le spectateur perd ses repères moraux et ne sait plus très bien, au fond, qui soutenir, à qui s'identifier. Choquer ne m'intéresse pas en soi, mais il fallait vraiment qu'on ait une sensation physique, organique, de la douleur infligée, sinon on aurait perdu toute idée de gravité de cette violence, ça l'aurait rendue « gadget » et faisait du film un objet passablement douteux... Moi, je ne voulais pas m'éloigner de mes personnages. Je voulais que chaque coup soit vraiment douloureux, non par quelque discours moral sur la représentation de cette violence, mais parce que c'est le sujet même du film : Au bout, tout au bout de la violence, est-ce qu'il y a quelque chose ? Y a-t-il un sens à ce que l'on passe notre temps à souffrir et à faire souffrir l'autre ? Que doit-on faire de cette douleur universelle qui semble mue par un principe de mouvement perpétuel, qui semble s'engendrer elle-même, y a-t-il une fin à ça ? Je crois qu'au fond, c'est le genre de question que posent tous les films d'horreur que j'aime : en quoi et pourquoi la condition humaine est-elle fondamentalement aussi atroce... Le truc de l'horreur, en tant que genre, c'est de prendre la mort comme point de départ et non comme point d'arrivée, à la différence de la tragédie, par exemple. Être c'est se détériorer, la finitude est là au commencement, il faut pourtant vivre avec. Ce sont peut-être des choses rebattues, des clichés, mais ils ne cessent de me questionner, de m'émouvoir et d'engendrer chez moi des projets d'écriture...
Et puis, la noirceur du film vient de ma propre humeur au moment où je l'ai fait. Les circonstances de ma vie faisaient que je me sentais assez seul. J'avais l'intuition, comme un sentiment diffus qui me faisait pas mal souffrir, que notre époque était

l'une des plus brutales que nous ayons jamais traversées. Mais une brutalité très particulière parce qu'à la fois cachée, policée, et contenue dans le système même qui nous fait vivre ensemble ; elle est tenue sous l'éteignoir de ce qu'il est convenu d'appeler « notre Civilisation », mais elle est bien là, omniprésente, en tout cas j'y suis très sensible. La violence sourde, presque invisible de nos sociétés urbaines occidentales, me paraît vraiment très dure à supporter. La compétition est rude, les perdants sont légion et l'angoisse individuelle est à son paroxysme... Combien de temps cela peut-il durer ? Que ferons-nous des perdants ? Il y a des cinéastes qui doivent se coltiner ces questions, il me semble. Il faut des films qui renvoient cette horreur contemporaine, qui en fassent leur matière, qui flirtent avec la tentation du néant, qui assument d'être porteurs de mauvaises nouvelles... C'est un projet qui ne me paraît pas ni sans noblesse, ni sans nécessité. Si tous les films, au nom du pragmatisme économique, ne s'occupent plus que de courir après l'air du temps, en renvoyant à la société une image lisse et convenue d'elle-même, il me semble que c'est une idée du cinéma tout entière qui fout le camp... Une idée du cinéma qui m'est très très chère... On ne peut pas passer sa vie de créateur à caresser le public dans le sens du poil... Il ne peut pas y avoir que ça, sinon, c'est à se flinguer... J'essaie de le faire, à mon niveau, dans le cadre d'un film de genre à suspense, parce que c'est mon truc, parce que ça ouvre le projet, y compris à l'étranger, mais j'aurais tout aussi bien pu le faire avec un pur film expérimental tourné en dv sans scénario. Il aurait été aussi sombre, aussi triste, aussi mortifère...

- Vous allez vraiment très loin dans la noirceur...

Ce n'est quand même pas ma faute si l'époque n'est pas à se taper le cul par terre ! Et puis, le genre permet ça. Je peux être plus baroque, plus expressif que, disons, dans le cadre d'une chronique sociale réaliste, par exemple... Je trouve ça bien qu'un film d'épouvante, un film d'horreur ou fantastique, appelez ça comme vous voulez, retrouve un caractère offensif, qu'il me permette d'exprimer en souterrain des choses très personnelles, protégé que je suis par les codes et les archétypes dont je parlais précédemment...

- Est ce que tourner un film aussi dur que MARTYRS vous met dans un état particulier ?

Pas vraiment, parce que la joie de faire domine tout. Je veux dire, c'est mon deuxième film, je suis encore dans l'émerveillement de la chance que j'ai de faire ce métier. Après, c'est vrai que le film nous a fait traverser des moments particuliers, assez inconfortables. Mon énergie était assez noire, je pouvais être chiant et tyrannique. Ce n'est pas facile de demander à une actrice de pleurer pour de vrai toute la journée, d'exiger d'elle qu'elle se fasse mal. Ça demande une certaine abnégation, parce que dans la vie, j'ai quand même pas mal d'inhibitions... Le tournage était assez rugueux. Le plus dur sur le plateau était de combiner les nombreux effets spéciaux, faits à l'ancienne de façon artisanale, sans perdre l'énergie du jeu. Nous avons beaucoup tourné à base de longs plans-séquences, sans arrêter la caméra, car à chaque fois qu'on coupait je prenais le risque de perdre quelque chose de Morjana ou de Mylène qui ne reviendrait pas. Ça, c'était assez stressant. Dieu merci, Benoit Lestang, le créateur des effets, était là avec son talent et ses solutions qui m'ont souvent tiré de la merde... Et mes actrices aussi, qui étaient de vrais soldats. On croyait au truc et personne ne s'est plaint. Mes producteurs aussi m'ont foutu une paix royale, n'essayant jamais d'édulcorer le propos, soutenant matériellement la fabrication du film autant qu'ils le pouvaient. Il y a eu des moments amusants, d'autres très durs, très ingrats, mais personne n'a dit que ce devait être facile de faire un film.

- Justement, est-il plus facile ou difficile de réaliser un deuxième film ?

Le plus dur est le premier, pour moi ça ne fait aucun doute.
J'ai toujours trouvé fumeuse cette théorie de la « difficulté du deuxième film ». Ça me paraît être une réflexion de privilégiés qui ont oublié l'angoisse du jeune mec qui débarque à Paris et qui veut faire du cinéma alors qu'il ne connaît absolument personne. Avant d'avoir la chance exceptionnelle de réaliser votre premier long-métrage, vous êtes dans un état d'inquiétude et

de frustration permanent, vous savez que statistiquement il y a très peu de chances que vous passiez à l'acte. Vous savez qu'il y a plein de gens plus talentueux que vous qui veulent faire la même chose et vous avez cette petite voix dans un recoin de votre cerveau, la voix de la raison, qui ne cesse de vous alarmer sur le fait que votre choix est très incertain et qu'il ne faut pas trop rêver. Après le premier film, vous êtes déjà du métier, en tout cas aux yeux des autres, votre carnet d'adresses se remplit, vos relations et vos réseaux se mettent en place, ça n'a plus rien à voir.

- Comment avez-vous abordé le tournage de MARTYRS ?

D'une manière opposée à mon film précédent. Je me suis refusé à tout story-board, toute préparation excessive qui aurait verrouillé une bonne fois pour toutes ma conception du film. J'avais une impression générale très précise du film, je connaissais son humeur, sa respiration, mais, scène par scène, c'était très ouvert. Je voulais laisser le réel intervenir, m'obliger à des choix de dernière minute, naviguer à vue au gré de ce qu'il était possible et impossible de faire. C'est globalement le cas sur tous les films, mais j'ai forcé encore ce principe. Je voulais faire un film viscéral, un film qui déroule son histoire comme si tout se passait en direct, sur le moment, un film qui ne se « donne pas à voir ». Je voulais me dégager de l'obsession de la forme, de la belle image. On a ainsi beaucoup tourné caméra portée, en improvisant le plus possible, avec des installations de lumières assez simples qui permettaient aux acteurs d'aller un peu où bon leur semblait. C'était à nous de suivre, de coller à eux, d'anticiper. Le chaos, l'approximation, l'incident n'étaient souvent pas loin... Je me suis fait peur sur ce tournage, car, par nature, j'ai plutôt l'obsession du contrôle. Mais j'ai vraiment beaucoup appris.

- Pourquoi avoir tourné au Canada ?

Pour des raisons pragmatiques de co-production.
Une fois sur place, on a intégré ça au projet artistique. La lumière du Québec est vraiment singulière, elle apporte au film une émotion supplémentaire. Le ciel a des teintes de gris que je n'ai pas vues ailleurs, les blancs aussi sont particuliers. Ça me ramenait à des sensations que j'avais connues en regardant les films de genre canadiens faits dans les années 70-80. David Cronenberg bien sûr, mais aussi d'autres réalisateurs moins connus comme William Fruet ou George Mihalka. Ils ont fait des séries B que j'aime de façon nostalgique et qui me rendaient ce pays très mythologique.
Le Canada me permettait aussi de créer un espace-temps légèrement distancié, de sortir le film d'un contexte exclusivement actuel. C'est aussi pour ça que MARTYRS s'ouvre et se termine sur un vieux film super-huit. J'aimais l'idée que le film raconte en fait l'histoire de deux petites filles qui avaient été un jour sur cette terre et au sujet desquelles ne subsistaient que quelques mètres de pellicule abîmée, seule preuve tangible de leur existence. C'est un vrai contrepoint à la violence du film et, pour de vrai, la seule raison pour moi de l'avoir entrepris : toucher à quelque chose de la mélancolie.

- Beaucoup de réalisateurs de films fantastiques français ne peuvent s'empêcher d'aligner les références (consciemment ou pas). Qu'en pensez-vous ?

C'est un reproche qui m'a souvent été fait à la sortie de mon premier film. Les fans de genre adorent titiller les réalisateurs, surtout s'ils sont français et cinéphiles comme eux, sur les influences, les citations, voire les plagiats... Pourtant, on n'emmerde jamais les cinéastes dits « d'auteur » sur leurs propres inspirations qui sont tout aussi évidentes. Je n'ai jamais bien compris pourquoi... Sans doute parce que le fantastique a ses codes, ses recettes, qu'il y a une sorte de Bible tacite du genre et que ses apôtres, les fans, se sentent investis d'une mission, un réflexe de Gardiens du Temple ! Je dis ça d'autant plus tendrement, qu'en tant qu'amoureux des films des autres, je suis un peu comme ça moi aussi... C'est assez marrant et ça oblige à l'intégrer quand on fait un film : partir sur des codes archi-rebattus et essayer de les détourner, de surprendre, de prendre à revers un public de plus en plus éduqué aux images, à la fois ultra rassasié et très connaisseur. MARTYRS joue ainsi constamment avec les archétypes du genre, pour qu'à chaque fois que le spectateur croit comprendre dans quel registre de cinéma il se trouve, il

soit brusquement tiré vers une direction inattendue. Il faut simplement le faire sans malhonnêteté, sans faire son malin, sans distance, et sans post-modernisme, parce que ça, vraiment, je déteste. C'est un film de vengeance ? Pas exactement. Un film de monstre ? Peut-être. Est-ce vraiment du fantastique ? Ou bien un thriller ? Etc.... C'est un jeu avec le public ; le suspense qui en résulte, il me semble, lui permet de mieux accepter la violence, juste parce qu'il veut savoir. C'est vraiment un truc d'équilibre délicat, de greffe, j'espère que ça fonctionne.

- Beaucoup d'actrices ont refusé le film, pourquoi ?

Parce que c'est violent, parce que c'est assimilé à un genre douteux, parce que ça ne sent pas le projet à « récompenses »... Il est difficile de combattre les préjugés. J'avais souvent l'impression de proposer un film pornographique... Franchement, le milieu du cinéma est extrêmement conservateur, très conformiste. Le carriérisme prudent y est une règle largement suivie, comme dans n'importe quelle entreprise, ça paraît tout à fait normal, alors qu'à la base, en art, c'est quand même une chose horrible !

- Pourquoi avoir choisi Mylène et Morjana au final ?

Pour Mylène, ça a été presque immédiat. Elle a un vrai goût pour les projets de la marge, une vraie énergie de jeune femme à vouloir secouer le cocotier, à provoquer. Je savais qu'elle accepterait d'aller dans des univers un peu limite... Et puis, sa cinégénie est extraordinaire, son charisme aussi. Quand elle entre dans une pièce, la température change, les gens modifient leur comportement. Faut vraiment ne pas être du tout réalisateur pour ne pas sentir ça... En plus, son énergie naturelle est assez noire. Elle a un truc dangereux, sombre, elle est pleine de contradictions passionnantes... Sur le plateau, quand elle entrait dans le personnage et se foutait en rogne pour les besoins de la scène, elle me faisait vraiment peur, je jubilais, et en même temps je redoutais qu'un incident éclate. On entendait les mouches voler, les techniciens la craignaient un peu et en même temps s'inquiétaient pour elle, on avait vraiment une sensation de catastrophe imminente, c'était extraordinaire de vivre ça, je ne l'oublierai jamais.
Pour Morjana, ça ne s'est pas fait du premier coup. Suite au désistement tardif d'une comédienne, j'ai dû repartir en casting. J'ai vu beaucoup d'actrices, je ne trouvais pas. Et puis une amie m'a conseillé de voir le film MAROCK dans lequel Morjana tenait le rôle principal. Ce que j'ai fait. Je l'ai trouvée intrigante, d'une étrangeté singulière, très différente des actrices « parisiennes ». Je sentais bien qu'elle jouait à l'instinct, qu'elle avait un truc bien à elle. Je décide donc de la rencontrer et, en cinq minutes, je sais que c'est elle. Je ne lui ai même pas fait passer d'essai. C'était une certitude. J'espérais juste qu'elle ne fuie pas après avoir lu le scénario ! Sa réaction a été contraire. Elle voulait y aller, elle était prête, elle s'en foutait complètement de son image et en même temps ne faisait preuve d'aucune hystérie... Elle a vraiment été une alliée pour moi. Dans la vie, je la trouve bouleversante, irréductible à quelque chose de simple. Elle m'est « exotique », au premier sens du terme. C'est à dire différente, autre. Et puis, elle est lumineuse, et ça c'était pour moi essentiel, car son personnage est évidemment celui d'une sainte...

- Le film va très vite, les rebondissements sont constants...

Le suspense, c'est le point d'entrée dans le film. MARTYRS est un film totalement narratif. Jusqu'à la toute fin, on doute, on s'interroge. J'espère que les spectateurs mettront littéralement 1h30 à comprendre de quoi il retourne...

- Quelles seraient, pour vous, les réactions idéales du public par rapport à MARTYRS ?

J'aimerais qu'il soit ému... Je ne suis pas fou, je sais bien que certains ne pourront passer outre le niveau de violence, qu'ils refuseront d'aller là où le film cherche à les amener... C'est comme ça, je n'y peux rien, ça fait partie du projet. Je comprends très bien que l'on puisse trouver cela insupportable. Je m'attends évidemment à des réactions extrêmes, parfois aussi violentes à mon égard que le film l'est à l'égard du public. Peut-être bien que c'est un film malade. Une maladie parvenue à son stade terminal... Une partie de l'audience m'en voudra peut-être... Je trouve cette perspective très intéressante.

INTERVIEW MORJANA ALAOUI

- Quelle a été votre première réaction à la lecture du scénario ?

Dès la première lecture de MARTYRS, j'ai tout de suite été prise par l'intensité de l'histoire. J'ai trouvé que le scénario avait du fond et de la matière. C'était percutant, troublant, angoissant, et touchant à la fois. Je ne pouvais m'arrêter de lire, les scènes sont puissantes et l'écriture très visuelle. J'étais absorbée par MARTYRS et son suspense permanent. J'ai refermé la dernière page du scénario et j'ai senti que je devais faire partie de cette histoire, je devais faire ce film !

- Comment définiriez-vous le personnage d'Anna ? Avez vous des points communs avec elle ?

Anna, c'est une sorte de sainte des temps modernes. C'est un personnage fort, calme et réfléchi. Elle vit pour les autres, sa générosité et sa dévotion sont infinies. Il y a une complexité chez ce personnage qui n'est pas forcément apparente au départ, son extrême bonté en fait quelqu'un de presque abstrait, mais en même temps, elle existe, elle est palpable et profondément humaine. Ce personnage est motivé par une conscience d'être là pour quelque chose, pour faire le bien. Elle le fait sincèrement et sans concession. On le voit à travers le rapport qu'elle entretient avec Lucie, et l'énergie qu'elle met dans le film à « réparer les dégâts », une énergie concentrée et rationnelle, sans aucune hystérie.
Je ne vois pas vraiment de point commun entre Anna et moi, j'ai dû construire ce personnage en tâchant de comprendre ce qui l'anime et le fait agir. Mais en y réfléchissant de plus près, je peux avoir, comme Anna, cet aspect fort et entreprenant.

- Comment vous êtes vous préparée physiquement et psychologiquement pour le rôle ?

Psychologiquement, je me suis préparée d'une manière assez sauvage, je n'ai aucune idée de la manière dont on prépare un rôle. J'avais ma vision du personnage dès ma première lecture du scénario et petit à petit, Anna devenait de plus en plus définie dans ma tête. Quelques temps avant le début du tournage, j'étais Anna, je réfléchissais et j'agissais comme elle... Mais bon, faut pas déconner, à 9 heures du soir je redevenais moi !
Physiquement, ma préparation était plus structurée. On avait une coach, Gaëlle Cohen, on a commencé à travailler trois mois avant le tournage, quasiment tous les jours. Il fallait répéter toutes les cascades du film et être en super forme physique pour tenir sur le plateau. J'ai aussi dû perdre du poids pour le rôle. Tout au long du tournage, je me suis rendu compte que ce travail avec Gaëlle était indispensable, moralement aussi.

- Comment vous dirigeait Pascal ?

On a beaucoup travaillé en répétition avec Pascal et Mylène, mais c'était surtout pour pouvoir se connaître et apprendre à travailler ensemble. Pascal n'a pas fait de psychologie avec moi, j'étais libre et autonome dans la construction de mon personnage. Cela dit, il était très présent et il passait beaucoup de temps avec ses comédiens.

- Quel a été le moment le plus dur sur le tournage ?

Les premiers jours de tournage ! J'étais tétanisée. Parce que dès le départ, dès la première prise, il fallait être très intense en émotions. Je devais pleurer, hurler, tout donner tout de suite, tout le temps. Rentrer immédiatement dans le rythme du film qui n'a pas de temps mort, pas de gras... Je me suis rendu compte un peu plus tard, en voyant des premiers bouts de montage, à quel point le film allait vite.

- Sur le tournage, y a-t-il eu des moments où vous étiez vraiment terrorisée ?

Honnêtement, j'étais surtout terrorisée par l'idée de mal faire.

- Comme il y a beaucoup de maquillages spéciaux sur MARTYRS, vous passiez pas mal de temps avec Benoît Lestang. Comment se passent les longues séances de maquillage en sa compagnie ?

Ces moments me permettaient de me détendre, de me reposer. La bonne humeur et la sérénité de Benoît me permettaient de souffler pendant le tournage. Son travail est impressionnant. Je ne voyais plus de maquillage, mais la réalité du personnage.

- Pouvez-vous me parler de votre accident ?

Tous les intérieurs de la maison ont été construits en studio. L'endroit n'était pas très grand, il y avait plusieurs niveaux, on faisait parfois mal la différence entre le vrai et le faux. Alors qu'on lançait le « moteur », je suis passée à travers une plateforme non sécurisée. J'ai fait une chute de trois mètres. Je ne me suis pas rendu compte tout de suite de l'ampleur de cette chute. Sur le moment j'ai voulu me relever pour continuer à tourner.... Tous les visages autour de moi étaient blancs et terrorisés, c'était très drôle. En arrivant à l'hôpital de Montréal, c'était moins drôle, on m'a annoncé que j'avais trois os cassés et que je devais rester au lit pendant 6 semaines. Pascal était avec moi. On s'est regardé, on savait qu'on était un peu dans la merde... Ça a été un moment étrange, surtout après avoir passé des semaines de tournage à simuler la douleur, les coups, la violence... C'était comme un retour du réel. On a dû suspendre le tournage.

- Quelle a été votre réaction la première fois que vous avez vu MARTYRS ?

J'étais très heureuse de voir que le film était fidèle au scénario, mais avec un quelque chose en plus. On est plongé dans un univers très particulier, bouleversant, et sincère. MARTYRS porte en lui une mélancolie qui m'a énormément émue. Le résultat ne laisse pas indifférent, c'est un film d'atmosphère, la force des images et du propos m'a beaucoup marquée.

- Sachant que MARTYRS est très violent, oserez-vous montrer le film à vos proches ?

MARTYRS dépasse la simple représentation de la violence physique. Il faut déchiffrer ces scènes. Cette violence est à l'image des rapports humains et des règles qui régissent la société. Oui, tout le monde peut voir MARTYRS, je n'hésiterai pas une seule seconde à le montrer.

INTERVIEW MYLENE JAMPANOI

- Comment avez-vous réagi à la lecture du script de MARTYRS ?

C'était très construit, hyper bien écrit, j'arrivais à visionner le film. À la lecture, c'était déjà cinématographique. Et puis, c'était quelque chose de vraiment neuf et singulier. Je me suis dit : « Si je ne fais pas ce film, je n'aurai peut-être pas l'occasion d'en faire un autre comme ça avant très longtemps... ». C'est pour ça que je voulais jouer le rôle de Lucie : ça tranchait avec les scénarios que je recevais où c'était plutôt des rôles de minettes qui n'apportaient rien de spécial à l'histoire. Le personnage de Lucie était vraiment à l'opposé de tout ce qu'on pouvait me proposer. Et j'ai adoré l'idée que Pascal puisse me voir comme ça. Dans un rôle aussi dur.

- Quand vous avez reçu le script de MARTYRS, connaissiez vous Pascal Laugier ?

J'avais entendu parler de Pascal et je savais que son premier film, SAINT ANGE, avait été controversé. Mais quand je l'ai vu, j'ai aimé le film qui est d'ailleurs complètement différent de MARTYRS dans la forme, mais intelligent et très subtil dans le scénario et la direction d'acteurs.
Je m'étais fait en tout cas une idée de lui. Puis j'ai eu une autre idée quand je l'ai rencontré pour la première fois. Je suis tombée sur un mec qui a un univers très particulier et qui défend aussi à fond ses idées. Il sait t'expliquer ce qu'il veut, ses points de vue sont très clairs. Du coup, j'ai eu envie de le suivre.

- Comment avez-vous travaillé ensemble ? Le personnage que vous défendez est quand même très particulier...

Aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser à tous les problèmes qu'a eus Pascal : un budget limité, un temps de tournage un peu rude, beaucoup d'effets à mettre en place, un milliard de problèmes à résoudre. Moi, sur le plateau, j'avais tendance à rechercher un rapport un peu conflictuel avec lui. Mais c'est peut-être aussi mon manque d'expérience qui m'a fait réagir de cette façon. D'ailleurs, je ne savais pas que j'allais réagir comme ça ! Mais ça me stimulait et ça me rassurait qu'il y ait entre nous quelque chose d'un peu violent. Il faut croire que ça entretenait une tension qui se retrouvait dans les images. Et puis, avant le tournage, Pascal m'a montré POSSESSION de Zulawski, et je savais qu'entre lui et Adjani ça avait été assez explosif...

- Et vos rapports avec Morjana sur le tournage ?

Morjana est courageuse, elle garde sa peur pour elle, elle trouve aussi son équilibre dans une forme de convivialité avec l'équipe. Moi, je suis du genre à m'isoler. À trouver l'humeur juste dans une forme de solitude assez violente... Surtout sur un film aussi difficile à tourner que MARTYRS, où il y avait une ambiance particulière, beaucoup de pression et, surtout, une grande trouille de ma part de ne pas réussir le rôle. Donc j'étais très renfermée et assez angoissée. C'était ma manière à moi de fonctionner.

- Vous êtes vous remise facilement du tournage, ce fameux « post movie blues » ?

Je m'en suis remise, oui. Mais il y avait une telle intensité, une telle énergie, que je sentais qu'il se passait « quelque chose ». Ce n'était pas rien quoi, d'avoir fait un tel film !

- Comment avez-vous préparé le rôle de Lucie ?

Comme Lucie est un personnage un peu primitif, qui réagit à l'instinct et ne réfléchit pas aux conséquences de ses actes avant de les commettre, j'ai pensé que je devais arriver comme ça sur le plateau et tourner de façon presque instinctive. Mais comme Pascal me faisait faire des choses très difficiles dès huit heures du matin, je devais m'isoler dans une pièce à côté pour trouver ce côté un peu hystérique. C'est un état que j'arrivais à conserver car on tournait sans cesse dans

l'urgence. Je me suis abîmée de partout. J'ai pris des dizaines de coups, sans demi-mesure. Un matin, je me souviens que je n'arrivais même plus à me lever.

- Comment Pascal dirige-t-il ses comédiens ?

C'est un directeur d'acteurs très exigeant. Il ne lâche rien. En même temps, je n'ai pas encore suffisamment d'expérience pour faire des comparaisons significatives, d'autant plus que les deux autres films que j'ai faits avant étaient réalisés par des asiatiques. Ils étaient plus dans le non-dit et, à la limite, ne me parlaient pas du tout. C'était très différent. Ces réalisateurs n'étaient jamais très directifs dans ce qu'il fallait faire et, évidemment, il y avait la barrière de la langue. Pascal, lui, vous parle. Et il a des sensations qu'il exprime clairement.

- Comment envisageait-il le lien entre Lucie et Anna ?

C'est un élément capital de l'histoire dont nous avons beaucoup parlé avec Morjana et Pascal. Il fallait vraiment doser les informations, car leur lien est fait de non-dits, de choses aussi intenses que fragiles...
Finalement, une scène a été rajoutée, quasiment au dernier moment, où Morjana m'embrasse sur la bouche. Ce n'était pas dans le script et je n'étais pas très sûre d'avoir envie de la tourner. Pascal était convaincu que ça éclairerait l'énergie du personnage d'Anna. Que ça ferait que le spectateur accepte qu'elle fasse des choses aussi extrêmes pour Lucie. C'est vrai qu'au final, la scène marche très bien. Elle dit beaucoup de choses sur la nature de leur lien, sans être lourde.

- Quel fut pour vous le moment le plus difficile du tournage ?

Quand je fracasse le crâne de la mère à coups de marteau ! J'ai eu un gros coup de blues avant les prises... Comme un truc que je redoutais de faire... Ça a continué pendant le tournage de la scène qui a duré des heures et des heures. J'ai d'abord tapé sur la comédienne avec un marteau en mousse, puis sur un mannequin avec un vrai marteau, après devant un fond vert... J'allais rechercher l'émotion au fond de moi, tandis que tout le dispositif autour de moi était très artisanal. C'était très dur. Quand tu es dans l'hystérie et que tu pleures pendant des heures, il arrive un moment où tu n'as plus de larme. Il faut pourtant continuer à trouver en toi les ressources...

- Jusqu'à quel point le personnage de Lucie a-t-il des accointances avec vous ?

Il y a beaucoup d'elle en moi ! Il y a un côté très dangereux et « border-line » chez Lucie qui me rappelle ma propre adolescence. Le film m'a d'ailleurs permis de savoir si j'étais capable de jouer avec mes propres démons. Je me suis retrouvée certains soirs à pleurer dans ma chambre comme une merde. Mais c'était dû aussi beaucoup à la fatigue, c'était vraiment un tournage physique...

- Avez vous eu des moments de haine envers le réalisateur par rapport à ce qu'il demandait de sortir de vous ?

Non, parce que j'avais vraiment envie de faire le même film que lui. J'avais envie de tout donner ! Ce n'est pas nécessairement le cas sur tous les tournages, car les réalisateurs ne t'impliquent pas tous de la même manière.

- Comment se passaient les séances de maquillage avec Benoît Lestang ?

Heureusement que Benoît est drôle. Comme les séances de maquillage étaient longues, il les faisait passer avec son humour. On a eu beaucoup de chance de l'avoir sur le tournage. Car la crédibilité du film passe aussi en grosse partie grâce à lui. Et comme Benoît et Pascal sont amis depuis longtemps, il y avait une telle complicité entre eux que ça amenait pas mal de fluidité dans ce tournage compliqué.

- Aimez-vous les films d'horreur ?

Honnêtement, je n'en ai pas vu beaucoup. Parce que les films, j'aime bien les partager et, dans mon quotidien, je n'ai pas beaucoup de gens qui en voient. Mais je ne considère pas vraiment MARTYRS comme un film d'horreur. Avant le tournage, Pascal m'a montré quelques films des années 70 que j'ai trouvés brillants... Des extraits des œuvres de William Friedkin, d'HALLOWEEN aussi. Car il voulait me montrer à quel point la performance de Jamie Lee Curtis était bonne, à quel point c'était dur à faire d'être juste quand le film ne repose pas sur le dialogue, sur le « bon mot », mais sur des actions simples comme marcher dans la rue, ouvrir une porte, etc... D'ailleurs je trouve qu'en terme de « performance », les acteurs et actrices françaises devraient s'essayer à en tourner. Comme c'est psychologiquement et physiquement difficile, tu te mets beaucoup à nu. C'est plus difficile que de tourner une comédie où tout est un peu plus simple. MARTYRS est vraiment une expérience qui m'a enrichie.

- Parlez-nous de votre préparation avant le tournage...

On se voyait régulièrement dans une salle de sport. Il y avait un entraînement physique avec Gaëlle Cohen, cascadeuse et directrice des combats, qui joue aussi dans le film le rôle d'une très méchante femme de main... Et en ce qui concerne les répétitions avec Pascal, c'était juste dans l'émotion pure. Il me filmait en vidéo, sans hystérie, ni artifice. Il me demandait simplement d'être moi et d'aller chercher quelque chose en mon for intérieur à partir de ma vie personnelle. C'était à la fois beau, simple et intense. J'imagine qu'il devait lire en moi quelque chose qu'il n'avait pas trouvé avec les autres actrices auditionnées. Il voulait voir mes failles pour les exploiter à l'écran, faire aussi en sorte que je trouve mes recettes pour pouvoir pleurer toute la journée, prise après prise, car il fallait vraiment tenir sur la longueur...

INTERVIEW BENOIT LESTANG – Maquillage spéciaux

- Comment s'est passé le tournage de Martyrs ?

En terme de quantité, Martyrs a été le plus gros boulot de ma carrière. J'ai eu autant de travail sur ce long-métrage que ce que je fais d'habitude sur quatre ou cinq films français. Il y avait donc beaucoup d'effets sanglants (égorgement, impact de balles, coups de marteau, etc). dont le plus important était le corps supplicié de Morjana. Pour cette séquence, elle devait être prête à tourner chaque jour à sept heures. On commençait donc son maquillage quotidiennement sous les coups de trois heures du matin ! En comptant le tournage, et les trois heures de démaquillage, j'avais des journées épuisantes de 19 heures.

- Avez-vous beaucoup travaillé en amont sur les effets spéciaux ?

Pendant que Pascal écrivait son scénario, il m'appelait sans cesse pour me demander ce qu'il était possible de faire. Mais ça s'est révélé être beaucoup plus difficile que prévu lorsqu'on a appris qu'on ne faisait pas le film en France mais au Canada avec un temps de pré-production très court. Au total, on a eu deux mois et demi de préparation pour les maquillages.

- Comment avez-vous fait pour que les séquences gores paraissent aussi réalistes ?

Pour qu'un effet sanglant soit efficace, l'idéal est un mélange de maquillages spéciaux et d'effets numériques. Le maquillage donnant un côté physique très cru qui ne peut pas être totalement réaliste si on n'utilise que du numérique. Par contre, le numérique permet d'aller ensuite bien au-delà des contraintes du physique.

- Comment s'est passée votre association avec l'atelier Adrien Moreau ?

Lorsque nous étions en repérages à Montréal avec Pascal, nous avons fait le tour des ateliers québécois. On est finalement tombé d'accord pour prendre Adrien Moreau dont j'avais admiré ses différents travaux de maquillage sur des blockbusters hollywoodiens comme 300 ou UNE NUIT AU MUSÉE. Mais comme il travaillait à l'époque aussi sur LA MOMIE 3, Adrien m'a allégué deux de ses collaborateurs.

- Quelles étaient les intentions initiales de Pascal pour les maquillages ?

Comme beaucoup de metteurs en scène, Pascal pouvait me dire précisément... ce qu'il ne voulait pas ! Ainsi, la première version de la créature qui me satisfaisait ne lui plaisait pas du tout. Il voulait quelque chose de beaucoup plus crédible. Au final, on a fait une créature bien plus réaliste que la version « zombie » que j'avais conçue au départ.

LISTE ARTISTIQUE

Anna	MORJANA ALAOUI
Lucie	MYLENE JAMPANOI
Mademoiselle	CATHERINE BEGIN
le père	ROBERT TOUPIN
la mère	PATRICIA TULASNE
Marie	JULIETTE GOSSELIN
Antoine	XAVIER DOLAN-TADROS
la créature	ISABELLE CHASSE
la suppliciée	EMILIE MISKDJIAN
bourreau	MIKE CHUTE
femme de main	GAELLE COHEN
la femme bourreau	ANIE PASCALE
Lucie 10 ans	JESSIE PHAM

LISTE TECHNIQUE

Producteur (France)	Richard GRANDPIERRE
Producteur Exécutif (France)	Frédéric DONIGUIAN
Co-Producteur (Canada)	Simon TROTTIER
Producteur Exécutif (Canada)	Marcel GIROUX
Réalisateur	Pascal LAUGIER
1er assistant réalisateur (Canada)	Carl DESJARDINS
Chef Opérateur (France)	Stéphane MARTIN
Chef Opérateur (Canada)	Nathalie MOLIAVKO-VISOTZKY
Chef décorateur (Canada)	Jean-André CARRIERE
Chef Monteur (France)	Sébastien Prangère
Chef Monteur Son (France)	Germain BOULAY
Ingénieur Son (France)	Jérôme WICIAK
Ingénieur Son (Canada)	Philippe MERCIER
Chef Maquilleur / Effets Spéciaux (France)	Benoit LESTANG
Maquilleur Effets Spéciaux (Canada)	Adrien MOROT
Musique originale	SEPPUKU PARADIGM / ALEXIS ET WILFRIED CORTES

wild bunch

WWW.MARTYRS-LEFILM.COM

LE CERCLE NOIR POUR LA FAMO